

## RÉTROPORTRAIT 5/12 BENOÎT XVI, 48 ANS



À l'université de Ratisbonne, en 1971. PHOTO KNASIM

En 1975, dix ans après Vatican II, ce théologien allemand revient à une foi classique et s'inquiète des divisions entre catholiques.

## L'inquiet de l'Eglise

Par MARC SEMO

Sous les plafonds dorés de l'immense bibliothèque, sa silhouette paraît encore plus menue. Depuis six ans, Joseph Ratzinger est revenu dans sa Bavière natale, enseigner la théologie dans la tranquille Ratisbonne, coquette ville baroque au bord du Danube et miraculeusement épargnée par les destructions de la Seconde Guerre mondiale. Il joue du piano. Il enseigne, lit, écrit loin des tumultes soixante-huitards qui ont secoué l'université de Tübingen et loin des passions romaines. «*Fiers et sûrs de la victoire, nous avions muré la porte d'une époque révolue et déclaré aboli tout ce qui était derrière*» (1), raconte le Herr Professor repensant aux ardents engagements de sa jeunesse.

On l'avait surnommé le «sans culotte» du concile de Vatican II et l'étiquette lui colle toujours à la peau. L'épître avait été lancée par M<sup>gr</sup> Pietro Parente, prélat dévot, responsable au Saint-Office (l'ex-Inquisition) et gardien du dogme, qu'exaspéraient les tirades contre la vieille doctrine romaine de ces brillants jeunes théologiens et éminents latinistes invités comme *peritus* (experts) d'un concile dont les actes s'écrivent en latin. Joseph Ratzinger et son ami Hans Küng rêvaient de transformer une Eglise, hiérarchique, pyramidale et absolutiste, en une communauté représentant le peuple de Dieu en marche. Le but du concile convoqué par

Jean XXIII était de «*faire entrer un courant d'air frais*» dans un catholicisme figé depuis plus d'un siècle dans l'antimodernisme. Quelque 2500 évêques venus du monde entier ont ainsi ferrailé pendant six ans sur la messe en latin, l'occuménisme, la justice sociale, la place des pauvres et les juifs finalement lavés de l'accusation de peuple «*déicide*». Vatican II, qui s'acheva en 1965 sous Paul VI, fut le grand *aggiornamento* aux réalités du siècle.

Dix ans ont passé mais l'héritage du concile continue de secouer le catholicisme. Comme d'autres, Ratzinger est désormais saisi par le doute. «*Peu à peu le rive nous a quittés. Peu à peu nous avons remarqué que, derrière les portes refermées, il y avait aussi des valeurs qu'il ne faut pas laisser perdre si nous ne voulons pas perdre notre âme*», soupire-t-il. Tout en récusant «*un retour au passé*», il estime aujourd'hui qu'il faut arriver à «*déterminer ce qui dans la mutation des temps est vraiment l'élément porteur*». Les divisions au sein de l'Eglise entre progressistes et conservateurs le blessent. Il s'inquiète des intégristes réunis autour de M<sup>gr</sup> Lefebvre, prêts à aller jusqu'au schisme au nom des vieux rites et de la messe en latin. «*On s'attendait à une nouvelle unité catholique et au contraire nous sommes arrivés à des dissensions. Et de l'autorité nous sommes passés à l'autodestruction*», précise-t-il, écoeuré. Il préfère se plonger dans saint Augustin. Qu'il présente comme son «*ami*», évoquant l'âme tourmentée, hantée

par la question du mal et du péché de cet intellectuel tardivement saisi par la grâce, dans un empire romain en train de s'effondrer. Ratzinger y puise sa vision d'un monde toujours plus menacé par «*le nihilisme*».

Le grand choc fut son séjour à l'université de Tübingen, dans le Bade-Wurtemberg, dont les collines couvertes de sapins lui rappellent tant les alentours de son village bavarois de Traunstein. Son ami Hans Küng l'avait appuyé pour qu'il obtienne, en 1966, une chaire de théologie dogmatique. Mais le vent de la révolte étudiante soufflait, y compris en faculté de théologie. Les AG clamaient que le crucifix «*est l'expression d'une glorification sadomasochiste de la douleur*». Des étudiants faisaient irruption dans les amphithéâtres interrompant les cours des profs jugés réacs. «*Il était celui qui attirait le plus d'étudiants à ses cours mais cette fascination intellectuelle qu'il exerçait en faisait aussi un objet de haine*, explique Max Sekler, un de ses collègues, soulignant que son esprit raffiné, redoutable dans l'argumentation intellectuelle, était désarmé face à l'agressivité.» Ce chaos l'a profondément traumatisé. «*J'ai compris qu'une certaine contestation émanait de théologiens marqués par la mentalité typique de la bourgeoisie aisée d'Occident, alors que la réalité de l'humble peuple de Dieu est bien différente*», soupire Ratzinger. Il a rompu avec son vieux complice Küng qui reste un dissident de l'Eglise, inlassable pourfendeur des dogmes et de la hiérarchie. Ratzinger, au contraire, voit en ce radicalisme révolutionnaire marxisant les risques d'un nouveau totalitarisme.

À ses yeux, communisme et nazisme, avec leur commun mépris de la vie humaine et leur même négation de Dieu, ne sont guère différents. Ratzinger n'a en effet jamais oublié ce que fut le III<sup>e</sup> Reich. Son père était un gendarme catholique fervent, très conservateur, mais antinazi, comme bon nombre de croyants indignés du paganisme aryen martelé par le régime. «*Mon père vit très clairement que la victoire de Hitler ne serait pas celle de l'Allemagne mais celle d'un antéchrist annonciateur de temps apocalyptiques*», explique ce cadet d'une famille de trois enfants. En 1939, à 12 ans, il entre au séminaire, ce qui ne le dispensera pas, deux ans plus tard, de l'adhésion obligatoire à la jeunesse hitlérienne, comme près de 90% des jeunes de son âge. Puis, il est mobilisé dans la DCA (défense antiaérienne), avant de passer à la Wehrmacht sous la direction «*d'idéologues fanatiques*». Ils font pression pour qu'il se porte volontaire pour la SS. Il rétorque qu'il veut être prêtre et se voit congédier avec insultes et moqueries. Profitant du chaos à l'approche des alliés, Ratzinger quitte l'uniforme et rentre chez lui puis, identifié comme soldat, passe quelques mois dans un camp de prisonniers américain avant d'être libéré. Ratzinger n'a pas été nazi mais il a dû, comme des millions d'Allemands, servir le Reich. Cela, il ne l'a jamais oublié.

Quelques années plus tard, il est ordonné prêtre. Il n'a pas la vocation pastorale: sa passion, c'est l'étude, celle des théologiens et pères de l'Eglise, mais aussi de penseurs tels le philosophe juif Martin Buber. Et la responsabilité allemande dans la Shoah le hante. C'est aussi pour cela qu'il accepte avec enthousiasme de venir travailler comme expert théologique aux côtés de l'archevêque de Cologne, Joseph Frings, qui, seul ou presque dans l'épiscopat allemand, osa dénoncer publiquement les lois raciales du Reich. Ratzinger s'est lancé maintenant dans une nouvelle aventure, celle de la revue *Communio*, avec des théologiens de renom tel Urs von Balthazar ou Henri de Lubac. Un projet né lors d'un dîner entre amis afin d'affirmer une identité catholique plus forte dans la société et dans une Eglise en proie à la confusion. Quelques Français sont aussi du projet, de jeunes philosophes prometteurs comme Rémi Brague ou Jean-Luc Marion qui résume avec humour: «*On dit que nous sommes des nouveaux théologiens comme il y a les nouveaux philosophes. Nous sommes simplement des chrétiens qui se passionnent pour la théologie.*» Une définition qu'adore le professeur Ratzinger. ◀

(1) Toutes les citations sont tirées de conférences de Joseph Ratzinger de cette époque.